

L'Urbex, un objet géographique ?

Aude Le Gallou
Université Paris I Panthéon-Sorbonne, EA EIREST 7337

Pratique éminemment spatiale, l'urbex est un sujet d'étude particulièrement intéressant pour les géographes. Mobilisée comme objet mais aussi comme méthode, elle peut renseigner sur les espaces explorés, leurs trajectoires et leur insertion dans des environnements plus vastes. Je présente ici quelques réflexions à partir d'une recherche doctorale en cours portant sur le rôle des dispositifs de visites dans les processus de réappropriation matérielle et symbolique des lieux abandonnés à Berlin et à Détroit. Si l'urbex n'est pas l'objet central de ce travail, la mobilisation de ses espaces et de ses codes par différents acteurs à des fins de valorisation touristique l'intègre pleinement au périmètre de la recherche. Elle est donc envisagée ici comme un point de départ à partir duquel se développent des adaptations de nature touristique dans les lieux abandonnés, lesquelles recourent à des références à l'urbex tout en transformant la pratique et ses espaces.

L'urbex comme objet : aborder l'évolution des lieux abandonnés au prisme des pratiques

En tant qu'objet de l'analyse géographique, l'urbex abordée à travers ses réappropriations touristiques permet de réfléchir aux dynamiques spatiales qui interviennent dans l'évolution des espaces abandonnés. Elle est alors un moyen de penser ces espaces dans le temps et d'en préciser les trajectoires entre abandon et réappropriation(s), entre marginalisation et normalisation.

La médiatisation et la popularisation croissante de l'urbex auprès d'un large public font de cette pratique et de ses lieux des objets de plus en plus visibles et désirés, ce qui constitue un préalable pour leur appropriation par le système touristique. Dans certains lieux abandonnés se développent alors des visites organisées, portées par des acteurs qui jouent un rôle de relais auprès du grand public et dont le statut varie selon les contextes. Le corpus des visites analysées à Berlin et à Détroit rend compte de la diversité des situations du point de vue de la mobilisation de l'urbex dans le développement de valorisations touristiques des lieux abandonnés. À l'existence de guides en ligne à destination des apprentis urbexeurs (ainsi le très pédagogique *Abandoned Berlin* de Ciarán Fahey) s'ajoutent les offres de visite de petite envergure, que l'on pourrait qualifier d'artisanales, proposées par des explorateurs aguerris qui accompagnent de petits effectifs sur les lieux d'exploration, de manière légale (Daria B. à Berlin) ou non (TourDetroit à Détroit). D'autres visites, plus structurées et plus professionnelles, touchent un public plus important ; c'est le cas de Motor City Photography Workshop à Détroit, qui n'en reste pas moins illégal quoique toléré. D'autres enfin sont officielles et jouent de manière contrastée sur les références à l'urbex : certains prestataires revendiquent une forme de filiation (Go2know à Berlin) tandis que d'autres envisagent la visite comme un moyen de rompre avec l'image de lieu en déshérence que nourrirait l'urbex pour promouvoir au contraire l'histoire du lieu et ses potentialités de reconversion (Spreepark à Berlin, Packard Plant à Détroit). Dans ma perspective de recherche, les

dispositifs de visite qui jouent d'une filiation revendiquée avec l'urbex me paraissent particulièrement intéressants pour réfléchir aux questions de la norme et de la marginalité spatiales.

Certaines réappropriations touristiques de l'urbex reposent en effet sur un double processus paradoxal de promotion de la marginalité d'une part et de normalisation de l'urbex et de ses lieux d'autre part. Les visites proposées par Go2know à Berlin et Motor City Photography Workshop à Détroit présentent ainsi une série de caractéristiques communes. D'un côté, les similitudes avec l'urbex constituent un argument promotionnel : valorisation de lieux habituellement dépréciés, promotion d'une marginalité qui en fait des lieux réservés aux initiés et références explicites à l'urbex tant en termes de vocabulaire que de conditions de pratique (supposées) esquissent les contours d'une offre singulière. De l'autre, ces visites reposent sur une forme de dénaturation de l'urbex par la dimension commerciale qu'elles confèrent à une pratique censée être libre et désintéressée, ainsi que par la médiation qu'incarnent prestataires et guides. La mobilisation de l'urbex dans un cadre touristique permet alors de mettre en évidence deux processus conjoints : l'introduction de nouvelles normes et régulations dans des espaces auparavant caractérisés par un relâchement de ces contraintes, et la dé-marginalisation, par la visite, de ces lieux dont la promotion repose justement sur l'affirmation de leur marginalité.

En cela, prendre l'urbex comme objet permet de saisir les trajectoires des lieux étudiés à plusieurs échelles. Lorsqu'elle est envisagée à la lumière de ses appropriations touristiques, la pratique éclaire la phase de transition que constitue le temps d'abandon et articule le passé fonctionnel des lieux considérés avec leurs devenirs potentiels. À cet égard, les exemples du parc d'attraction abandonné Spreepark à Berlin et du sanatorium de Beelitz-Heilstätten sont éclairants. La sécurisation croissante des visites et l'importance accrue de leur dimension informative au détriment de l'aspect « exploration » indiquent à la fois une évolution des usages des lieux, des projets dont ils font l'objet et des acteurs impliqués. À Détroit, les différentes modalités de visites de lieux abandonnés qui coexistent renseignent à la fois sur les trajectoires de ces lieux et sur celle de la ville : les visites proposées par Motor City Photography Workshop doivent ainsi s'adapter aux conséquences des politiques municipales de traitement des friches urbaines, qui modifient les paysages urbains à l'échelle de la ville et entraînent la sécurisation ou la destruction de nombreux sites de visite potentiels. Qu'ils soient fondés sur une valorisation marchande de l'urbex ou au contraire sur une volonté d'y substituer un autre mode de pratique de l'espace, les dispositifs de visites donnent à voir les évolutions des lieux mais y contribuent également. Dans le cas du Spreepark de Berlin, les visites organisées par la municipalité s'inscrivent dans un processus de concertation avec la population locale et doivent ainsi contribuer à la transformation du lieu en sensibilisant les Berlinoises aux enjeux de sa reconversion.

L'urbex est donc pour les géographes un petit objet (du moins en apparence) ouvrant sur des problématiques de géographie urbaine beaucoup plus larges, pour l'étude desquelles elle peut constituer un angle d'approche original. Mais cet objet d'étude peut également être un outil méthodologique pour appréhender les évolutions des espaces abandonnés.

L'urbex comme méthode : éprouver l'espace et ses évolutions

Judith Audin et Nicolas Offenstadt ont bien montré l'intérêt que peut présenter l'urbex pour saisir, par la pratique de lieux marginaux ou interdits, des structures sociales passées ou présentes. Dans le cadre de ma recherche, je mobilise la pratique de l'urbex comme méthode de manière secondaire, comme complément à un dispositif méthodologique fondé sur l'observation participante des visites organisées et sur les entretiens. Pour moi, elle permet d'abord, dans une optique comparative, de saisir les décalages entre plusieurs manières de pratiquer un même espace, en l'occurrence entre l'urbex et les visites organisées. Plusieurs visites du Spreepark sur le mode de l'exploration urbaine (2014) puis dans le cadre des visites organisées par la municipalité de Berlin (2017, 2018) ont ainsi permis de mesurer les contrastes entre une exploration autonome et une visite encadrée, à la fois en termes de modalités pratiques et de rapport subjectif à l'espace, ainsi que l'évolution des dispositifs spatiaux (de sécurisation notamment) qui encadrent et contraignent ces pratiques.

Pratiquer l'urbex, c'est également faire l'expérience concrète des phases de transition évoquées plus haut. À Détroit, l'évolution constatée en 2017-2018 de plusieurs lieux urbexés en 2015 renseigne sur les processus à l'œuvre en matière de traitement des friches, entre sécurisation (Saint Agnes Church), destruction (Eastown Theater) et reconversion (Packard Plant). Une unique exploration des lieux permet parfois d'éprouver ce moment de transition, voire de basculement : ainsi le Buzludzha, ancien siège du Parti Communiste de Bulgarie, présentait-il encore à l'été 2017 les caractéristiques d'un site d'urbex (état d'abandon, absence de visite officielle, accès aléatoire selon les failles dans la sécurisation du site) tout en semblant être déjà identifié comme une attraction touristique par les nombreux visiteurs présents. De fait, des visites officielles sont proposées depuis 2018.

Enfin, et cet aspect revêt une dimension plus exploratoire, la pratique de l'urbex peut alimenter les réflexions actuellement développées en géographie sur le rôle des émotions dans la production de l'espace mais aussi dans le processus de recherche. Par le rapport singulier aux lieux qu'elle favorise, l'urbex souligne la dimension émotionnelle du rapport à l'espace et, pour les géographes, du rapport au terrain. Malgré leur caractère subjectif, ces émotions spatiales peuvent être utilisées comme des indices permettant de rendre compte de rapports différenciés aux lieux. S'il est bien sûr nécessaire de les croiser et de les confronter à d'autres types de sources et de données, les ressentis personnels suscités par la pratique de l'urbex peuvent enrichir le matériau de terrain.

À la fois objet de l'analyse et mode de pratique du terrain, l'urbex permet ainsi d'aborder des espaces urbains marginaux au prisme de l'évolution des pratiques qui s'y déploient. Son articulation avec les différentes formes de valorisation touristique des lieux abandonnés met en évidence la diversité des dynamiques de réappropriation qui s'affirment lors de la phase de transition entre abandon et reconversion. C'est ici en tant qu'elle est mobilisée par d'autres acteurs que les urbexeurs, transformée en produit touristique ou au contraire limitée voire rendue impossible par des réappropriations qui excluent cet usage de l'espace que l'urbex m'intéresse. Loin d'en épuiser les potentialités heuristiques, cette approche n'est que l'une des manières d'aborder une pratique dont les géographes se sont encore peu saisis.